

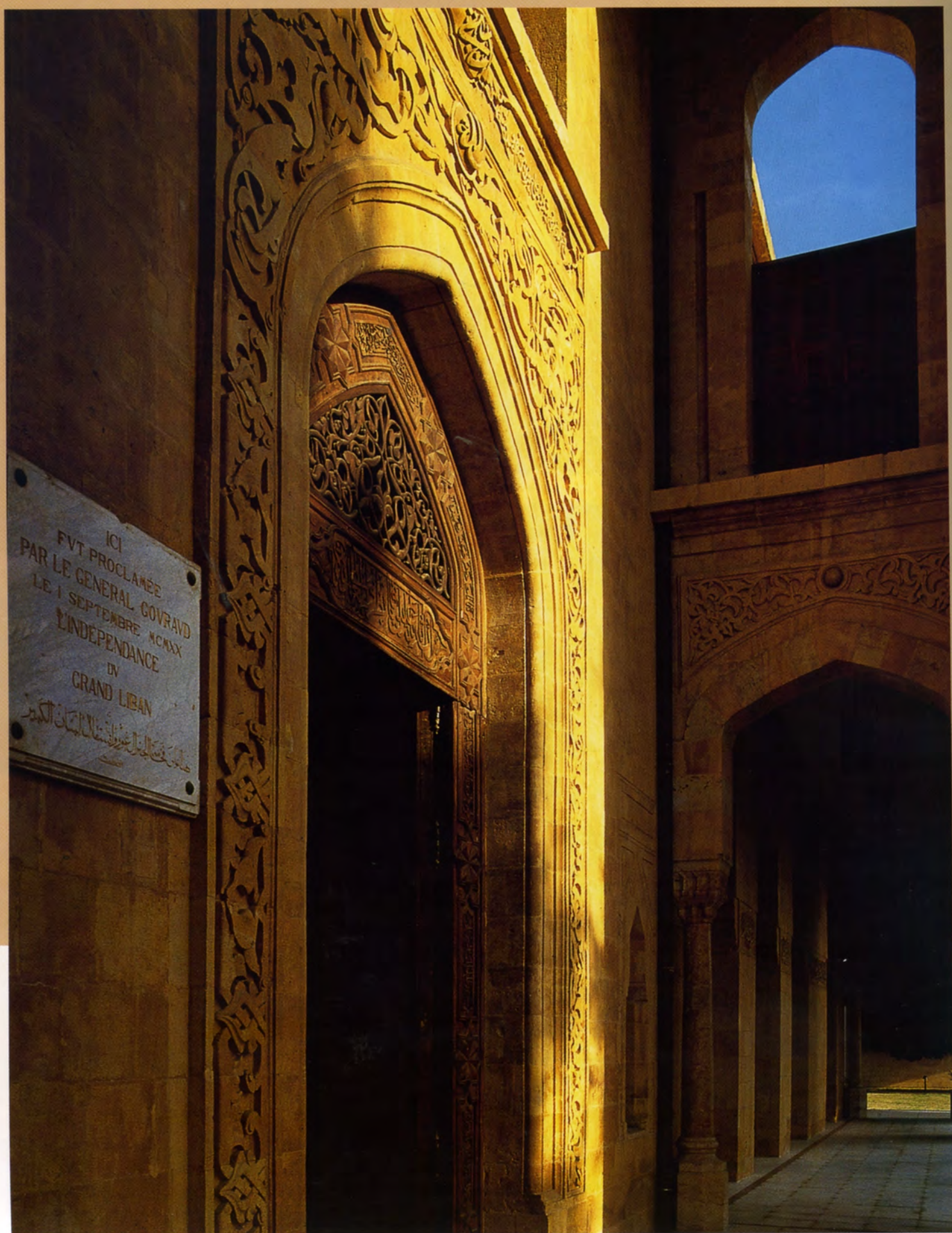
Ambassades de France

*Le Quai d'Orsay
et les trésors
du patrimoine
diplomatique*

Photographies de
Martin Fraudreau



PERRIN



Période « coloniale »

Beyrouth

La résidence des Pins

Dans un Beyrouth qui est depuis bientôt dix ans le plus grand chantier urbain du monde, il est de rares îlots de calme et de verdure. Le quartier des Pins en est un.

Texte de
Antoine Corencé
Ecrivain

Entrée de la résidence. Sur la gauche figure la plaque de marbre commémorant la proclamation du Grand Liban.

Dans Beyrouth en reconstruction, près du port.



La façade est. Le péristyle et la tour porche, qui évoque la monumentale porte de Samarcande.

A droite : La façade sud. Au premier étage de la galerie, les appartements privés de l'ambassadeur. Les pins sont les survivants de la forêt d'origine.

C'est dans le quartier jouxtant l'hippodrome, que s'élève la résidence des Pins, *Kasr Es-Sanawbar* en arabe, remarquable et remarquée pour sa façade de pierres ocre-jaune, son péristyle de marbre, sa monumentale tour-porche ornée de mille arabesques, lieu chargé d'histoire et de symboles. Le 1^{er} septembre 1920, le Liban moderne y est né, solennellement proclamé par le général Henri Gouraud. Depuis cette date, la résidence des Pins, lieu emblématique de la relation privilégiée que la France entretient avec le Liban, a uni son destin à celui de Beyrouth, partageant aussi bien l'épanouissement de la ville à l'époque mandataire que l'euphorie des années 1950-1960 et les souffrances de quinze années de guerre.

Le bâtiment doit son nom à la forêt des Pins, citée dès le Moyen Âge par les chroniqueurs des croisades. Le projet d'en faire un haut lieu de la vie sociale est né, dans les dernières années de l'Empire ottoman, des efforts conjugués des autorités ottomanes et d'Alfred Sursock, un riche et dynamique notable de la communauté grecque orthodoxe. Les fonctionnaires ottomans et la plupart des notables de Beyrouth, imprégnés de culture occidentale, effectuent alors de nombreux séjours en Europe, ce qui, sans nul doute, est pour beaucoup dans leur résolution de doter Beyrouth d'un établissement de jeu, digne de ceux de Deauville ou Biarritz. Ce n'est cependant qu'après le déclenchement de la Première Guerre mondiale que le *vali* ottoman fait







Le salon de musique. Le lustre d'Olivier Gagnère, le tapis d'Elisabeth Garouste et Mattia Bonetti ont été installés lors des travaux de restauration de 1997 et 1998.

La petite salle à manger est une des rares pièces aux lignes et au décor résolument modernes, qui n'empruntent rien à l'art décoratif oriental.





Dans le hall d'entrée,
le papier peint rappelle
la pierre polychrome des vieilles
demeures libanaises.
Le lustre est de Frank Evenou.

appel à Alfred Sursock pour édifier, dans le quartier des Pins, un hippodrome et un cercle de jeu. Le projet peut nous apparaître insensé quand on sait quelles souffrances endurent alors les Libanais, qui compteront plus de 180 000 morts. Cela étant, au mois de décembre 1915, Alfred Sursock devient locataire d'une partie de la forêt des Pins, à charge pour lui d'y faire édifier un « cercle » et de constituer la société du Casino Club Ottoman anonyme de Beyrouth. Les travaux sont aussitôt entrepris et le casino va être élevé en un temps record, avec un mur d'enceinte et une route d'accès qui dessert aussi le champ de courses.

On fait venir les pierres des carrières avoisinant Beyrouth, les marbres d'Ehden, de Beit Meri ou de Palestine. Les murs, très épais, sont en pierre de taille sur les façades sud, nord et est, tant pour isoler de la chaleur que pour faciliter la décoration inspirée de l'art musulman. Quant aux boiseries, elles sont fournies par les pins de la forêt. Aussi la pierre, matériau traditionnel des belles bâtisses libanaises, sert-elle pour les façades, la galerie extérieure, ses colonnes et ses voussoirs, et la plus grande partie de la décoration intérieure. Mais c'est l'acier qu'on utilise pour l'ossature du rez-de-chaussée, les poutrelles et les piliers métalliques habillés de plâtre et de staff, selon une technique directement importée d'Europe.

Le style de l'édifice, qui ne ressemble à aucun autre de la région, est éminemment composite, inclassable. Il est vrai qu'il emprunte des éléments à l'architecture ottomane néoclassique de la décennie qui

Au cours de nombreux voyages, nous avons réalisé combien, de Venise à Samarcande, une convergence qui faisait notre émerveillement, donnait au Liban les moyens d'une manière de formuler la pierre, la plaçant dans l'universalité du vieux monde méditerranéen.

CAMILLE ABOUSSOUAN, *L'architecture libanaise.*

a suivi la révolution jeune-turque, à l'architecture néo-islamique, alors très en vogue en Egypte et en Turquie, voire à l'architecture dite orientaliste qui a suscité tant d'engouement dans l'Europe du XIX^e siècle. En 1917, alors que les travaux sont interrompus à cause de la guerre, le rez-de-chaussée se compose de deux grandes pièces destinées au baccarat et à la roulette. Le premier étage est réservé aux amateurs de poker. Tel qu'il apparaît sur les très rares cartes postales de l'époque, le « Cercle » n'a pas encore les formes harmonieuses qu'il acquerra quelques années plus tard.

A l'automne 1918, quand Beyrouth est investi par les Français, le premier haut-commissaire, François Georges-Picot, très lié à Alfred Sursock, peut disposer à sa guise d'un des plus vastes édifices de la ville et il y organise des réceptions comptant plusieurs centaines d'invités. Le général Gouraud, nommé en octobre 1919, décide d'organiser aux Pins la grande cérémonie au cours de laquelle, le 1^{er} septembre 1920, il prononce devant plusieurs milliers de personnes rassemblées dans le parc le fameux discours consacrant l'indépendance du Grand-Liban, restitué dans ses frontières naturelles et historiques. La scène, familière à tous les Libanais, fut immortalisée par une toile commandée au peintre Mourani, que l'on peut encore voir dans le bureau de l'ambassadeur.

A l'automne 1920, le bâtiment, qu'on appelle toujours « le Cercle des Pins » et qui n'a pas du tout été conçu pour être habité en permanence, ne peut aucunement servir de demeure au représentant de la

France, devenue puissance mandataire dans les Etats du Levant. Pourtant, le général Gouraud, qui loge provisoirement dans un palais du centre-ville et cherche à faire bâtir une résidence sur le modèle de celle du maréchal Lyautey à Rabat, doit finalement se résoudre à établir sa résidence dans l'ancien casino. En 1921, Alfred Sursock lui cède la totalité des droits qui lui avaient été concédés par la municipalité de Beyrouth.

La résidence des hauts-commissaires

Les deux grandes pièces du rez-de-chaussée sont alors transformées en salle à manger et grand salon. Jouxant ce dernier, un salon oriental est aménagé avec des boiseries qu'on fait venir de Damas. Au premier étage, sont installés un vaste bureau et quelques chambres. Sur l'arrière du bâtiment, une salle de projection cinématographique, prévue dans les plans d'Alfred Sursock, fonctionne pendant quelque temps pour animer les innombrables réceptions que donne le haut-commissaire. C'est en effet l'« âge d'or » du mandat, la France mandataire disposant de crédits considérables pour développer avec faste l'action qui doit conduire les Etats de Syrie et du Liban à leur indépendance. La résidence des Pins est déjà un des hauts lieux de la vie mondaine beyrouthine, alors que commence à s'épanouir une certaine convivialité franco-libanaise.

Dès la fin des années 1920, dans la fièvre de modernisation que connaît Beyrouth, le haut-commissaire Henri Ponsot, (1926-



Les boiseries du salon ottoman, installées par le général Gouraud en 1921, mais détériorées pendant les « événements », furent scrupuleusement refaites à l'identique par Michel Emile Tarazi, ébéniste de Beyrouth.





1933) réussit à dégager les crédits suffisants pour agrandir, embellir et donner plus de confort à sa résidence. Un nouveau péristyle apporte enfin à la construction initiale l'harmonie qui lui faisait défaut. Des boiseries sculptées sont posées dans les salons du rez-de-chaussée et, en 1932, les architectes Nafilyan et Ecochard préconisent l'aménagement d'un nouveau salon arabe, dénommé « atrium », dans le hall du premier étage. L'embellissement du parc est l'œuvre de Mme Ponsot, épouse du haut-commissaire, tandis que la piscine est réalisée par Damien de Martel et inaugurée en 1934 lors d'une grande fête nocturne.

Propriété de la France

Dans le Beyrouth des années 1930 en pleine expansion, c'est toujours à la résidence des Pins que les hauts-commissaires traitent des grandes questions avec les politiciens libanais ou syriens. C'est d'ailleurs là aussi, plutôt qu'au Grand Sérail, siège de l'administration française, que le général de Gaulle donnera la plupart de ses audiences lors de ses deux voyages de 1941 et 1942.

L'avenir et le statut de la résidence des Pins ne vont toutefois pas manquer d'être affectés par les nouveaux rapports qui s'établissent entre l'ancienne puissance mandataire et l'Etat libanais, qui accède en 1946 au rang d'Etat indépendant et souverain. Passé 1946, Armand de Chayla, premier ambassadeur accrédité auprès de la République libanaise, ne se sent plus vraiment chez lui : le bail doit arriver à échéance en 1964 et les autorités

libanaises manifestent régulièrement leur intention de récupérer la prestigieuse bâtisse. Par-dessus tout, dans le contexte particulièrement délicat de la crise de Suez et de la guerre d'Algérie, les vieilles rancœurs ne demandent qu'à s'exprimer contre le maintien de la France dans des locaux qui évoquent inévitablement le mandat et l'impérialisme. La résidence des Pins devient un « problème ». Les ambassadeurs de France sont partagés : certains songent à quitter purement et simplement cet édifice jugé inconfortable et par trop ostentatoire. D'autres se refusent à envisager cet abandon, sachant qu'il sera perçu comme un renoncement définitif par la France à la position qu'elle occupe au Liban.

Avec l'arrivée du Général au pouvoir, la situation évolue dans un sens nettement favorable aux partisans du maintien de la résidence des Pins dans le patrimoine de la France. Ce n'est qu'en 1967, dans une conjoncture politique marquée par les succès de la politique arabe du général de Gaulle, que l'ambassadeur Pierre Millet obtient des autorités municipales l'assurance qu'il pourra demeurer dans sa résidence à un titre qui ne serait plus précaire. Le 7 octobre 1972 est enfin signé à Beyrouth le contrat qui donne à la France la propriété de la résidence des Pins que l'on décide, à l'occasion, de classer « monument historique ».

Le 14 avril 1975, alors qu'éclatent les incidents qui marquent le début de la guerre, la résidence est pour la première fois la cible de rafales d'armes automatiques.

Le grand salon. Les frises en dentelle du plafond ont été refaites à l'identique ; tapis d'Elisabeth Garouste et Mattia Bonetti ; lustre d'Olivier Gagnère.

Située dès le début sur ce qui va vite devenir une véritable ligne de démarcation, elle se trouve en situation délicate, souvent encerclée par les positions des belligérants. Au début du printemps 1976, plusieurs obus de mortier éclatent dans ses abords immédiats, dont l'un tout juste contre la façade.

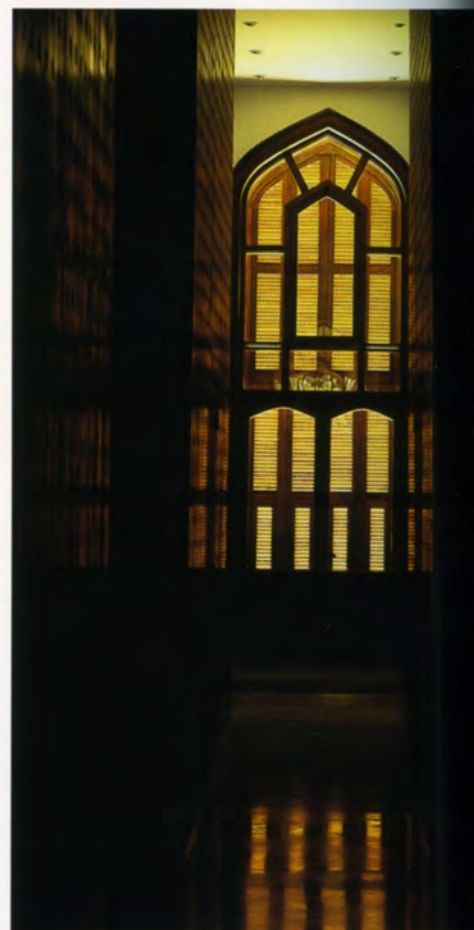
Les combats de 1978 et, plus encore, ceux du printemps 1981 provoquent des dégâts considérables. Le champ de courses est un véritable no man's land et il arrive que le parc serve de base à l'artillerie de la Force arabe de dissuasion. L'ambassadeur Louis Delamare parvient malgré tout à faire de sa résidence un lieu de rencontre entre les Libanais de tous bords et en ouvre les portes à l'occasion du 14 juillet 1981. Le 4 septembre de la même année, il est abattu dans sa voiture à quelques mètres de l'entrée des Pins. A l'été 1982, son successeur est obligé d'évacuer les lieux. La résidence sert par la suite de quartier général aux observateurs internationaux. A partir de 1986, sa garde est assurée par les Forces spéciales de l'Intérieur libanaises, puis en 1991, à la fin des combats, par la Gendarmerie française. Confiante dans l'avenir d'un Liban reconstruit et vivant en paix, la France se décide, trois ans tout juste après la fin des combats, à rendre à la résidence des Pins sa splendeur d'antan. Son emplacement sur la ligne de démarcation en a fait un symbole : celui de la jonction entre l'Est et l'Ouest, de la réconciliation entre les deux Beyrouth. Le chantier commence au début de 1996 et, lors de la visite officielle qu'effectue Jacques Chirac au Liban, du

Le premier étage. Le couloir menant aux chambres d'invités.

A droite : L'atrium, créé au début des années 1930 par les architectes Nafilyan et Ecochard, et détail du plafond de l'atrium.

4 au 6 avril 1996, une première pierre est symboliquement posée. La façade principale est partiellement démontée, pierre par pierre, entièrement redessinée, analysée par une équipe de compagnons français, puis remontée, soit avec les pierres d'origine, soit avec des pierres provenant d'une carrière des environs de Beyrouth. Quelques impacts de balles sont laissés çà et là comme témoins des heures tragiques.

Architectes et décorateurs s'efforcent de respecter scrupuleusement le style original. Les boiseries, la menuiserie des





Pages suivantes :
Entrée de la résidence et
vue sur les hauteurs de Beyrouth.

portes et des fenêtres, les décors de marbre, de staff et de faïence sont redessinés et refaits à l'aide de moulages de ceux qui existaient encore. On fait appel à des artisans de tout le Proche-Orient, de Turquie et d'Europe. Pour certaines tâches, on fait travailler ceux dont les aïeux avaient au début du siècle participé à la construction du casino. Les rares meubles et objets préservés des destructions et des pillages sont remis en place, comme par exemple le coffre de style oriental dans le salon de musique

ou le tableau du peintre Mourani dans le bureau de l'ambassadeur. Mais pour l'essentiel de la décoration, les commandes sont passées auprès d'artistes français.

Le 30 mai 1998, devant une assistance de près de quatre mille invités, la résidence des Pins a été officiellement rouverte par le président Jacques Chirac, en présence du président de la République libanaise, du président du Conseil des ministres et du président de la Chambre des députés.